

Hors-Saison

-1-

Le climat rude pèse sur le cœur des habitants de ce petit hameau de la côte. Toujours ces nuages souvent gris et menaçants qui parfois descendent, se transforment en brume envahissante, entourant les maisons pour se propager jusque dans les pensées. Toujours ce fracas incessant de la houle. Les vagues s'abattent contre les falaises qui entourent le village solitaire séparant la lande humide de la vaste mer. L'horizon infini, parsemé de rochers nus dispersés au large, confère au paysage une étrange beauté. Les maisons, appuyées les unes contre les autres comme pour se soutenir, se dressent fièrement face aux flots déchaînés qui bouillonnent en contrebas. Seul un chemin de terre venant de la lande mène au village, le traverse, contourne le vieux banc de marbre, puis part longer la côte pour se jeter dans la mer. Personne ne l'emprunte sinon les pêcheurs et le vent du large, annonciateur de la tempête, qui balaye la brume et souvent siffle avec violence dans les quelques arbres qui surplombent les falaises, puis se faufile dans les petites rues. Les volets claquent, répondant ainsi au fracas de la mer. Les jours ne diffèrent que par le soleil, qui se couche chaque soir un peu plus tôt, présageant ainsi les jours de grand froid.

Si longtemps les habitants ont attendu quelqu'un, quelque chose capable de les extirper de cette douce torpeur, nourrie de monotonie et de lassitude. Le travail exigeant et pénible parvenait difficilement à faire oublier l'isolement, la tristesse, la mélancolie. Si longtemps, ils ont combattu l'ennui pour enfin, un soir d'hiver, sentir le vent du changement souffler dans les rues.

Ce soir là, il apparut au bout du chemin qui mène au village. Le manteau de nuages déchiré par endroits laissait apparaître la lumière blême de la lune qui se levait. La neige aux reflets argentés donnait une dernière touche irréaliste au tableau qui se dressait devant ceux qui avaient aperçu cet homme, debout au sommet du chemin, entouré d'une aura blafarde formée par la brume. Personne ne l'avait jamais vu. Il était chétif mais grand, plus grand que les hommes de la côte. Plus grand même que les voyageurs du nord qui parfois étaient de passage dans la région. Pauvrement vêtu, échevelé et sale, il devait sentir le froid mordant au travers de son manteau fatigué. Seules ses mains étaient protégées par des gants de laine épaisse. Le regard impénétrable et gris, comme celui d'un marin, reflétait le ciel pâle et déjà sombre. Sa

silhouette, presque irréelle, se détachait de la faible lueur qui nimbait les alentours. Un fin croissant de lune enfin émergea, comme une incision dans la voûte sombre de la nuit. Enfin, d'un pas lent et assuré, il descendit et vint s'asseoir, deux jours durant, sur le banc en marbre abrité par les arbres centenaires. Les flots, précipités contre les anfractuosités de la roche, le trempèrent de leurs embruns, mais il attendit. Puis, petit à petit, les enfants, innocents, s'approchèrent. Ils l'aimaient bien. Pas un mot, jamais une parole. Juste ces quelques sourires qui suffirent à se faire accepter. D'un habile trait de baguette dans le gravier, il réussit à leur faire comprendre son nom : Gamaliel. Les enfants venaient régulièrement le voir, jouer avec lui. Il semblait venir de loin. Une présence étrange. Plusieurs, lucides, s'en méfièrent et exprimèrent leur réprobation. La peur de l'inconnu fit son apparition, un temps, mais fut, au fil des semaines, submergée par la mélodie.

La grande maison solitaire qui se dresse en haut du village n'a plus vu personne depuis qu'il s'en est allé. Elle qui était le réconfort des hommes après une journée passée en mer, n'est plus qu'une grande bâtisse, seule, renfermée sur son passé. Les façades ternes peinent à cacher l'abandon. Le lierre l'étouffe chaque jour un peu plus, recouvrant ses murs, bientôt le toit, la porte.

Je pénètre dans la maison, assailli de souvenirs. Le seuil craque en entrant. Le couloir, puis la chambre, sous les escaliers. Rien n'a changé. Doucement, j'ouvre la porte, laissant filtrer un rai de lumière par l'ouverture. Jadis si claire et blanche, cette pièce semble aujourd'hui n'être qu'une ombre, habitée par la nostalgie et la nuit. Le soleil d'automne, caché par les nuages, jette ses derniers rayons contre les murs sales. La cheminée, imposante, se dresse fièrement au milieu d'une triste scène, comme pour contrer la marche infatigable de l'oubli. Les vestiges d'une présence humaine ont depuis longtemps disparu sous la poussière et les brumes du temps. Le sol de bois soutient difficilement le poids des âges. Noirci par les flammes, le vieux piano tente désespérément de maintenir le souvenir de sa gloire passée. Ses touches arrachées laissent une plaie béante, comme un dernier cri dissonant.

Quelques notes subsistent encore, au fond, tout au fond des mémoires. Lorsque Gamaliel jouait, une mélodie suave, presque humaine emplissait soudain la pièce, puis sortait se perdre dans la brume épaisse. Les enfants, dans leur candeur, lui couraient après mais elle restait insaisissable. Elle savait parler au cœur des hommes, belle et triste comme la mer. Jamais la même, elle était pourtant reconnaissable dès les premiers sons.

Les questions fusèrent, au début. Probablement Gamaliel était-il celui qu'ils avaient attendus pendant si longtemps. Mais, son mutisme toujours maintint l'épaisse enveloppe de mystère autour son personnage. Les anciens, d'un commun accord, décidèrent de le laisser habiter la vieille bâtisse située au haut du village, inhabitée depuis la mort de son propriétaire. Par compassion d'abord, puis, par curiosité. Finalement, remplis d'espoir. Il habita la chambre du haut, sous le toit.

Dès le premier soir, plusieurs notes étranges, mystérieuses, vinrent remplir les rues, puis disparurent. De temps à autre, puis de plus en plus souvent, il s'asseyait en face du vieux piano. Quelques notes, solitaires au début. Puis, vint cette mélodie. On ne pouvait imaginer, ni même concevoir une telle mélodie, à moins de l'avoir entendue. Pourtant, elle s'accrochait, s'agrippait au souvenir des hommes, qui ne parvinrent plus à l'oublier.

Lorsqu'il jouait, ses doigts frêles couraient sur l'ivoire pour rattraper les notes qui s'envolait. Son visage, marqué par l'épreuve probablement, s'éclairait toujours après un moment, empreint de sincérité. Parfois, sa voix harmonieuse répondait à son jeu, résonnait, venait envelopper les sons comme un vêtement, mais jamais une parole. A peine assis auprès de l'âtre, tous se taisaient pour l'écouter. Même le claquement continu des vagues brisées contre la falaise s'arrêtait, le temps de quelques notes, puis reprenait son battement métronomique. La leur du feu dansait sur son visage, éclairant le rictus mystérieux qui y naissait chaque fois qu'il jouait. Après un temps, une éternité, le son vitreux qui s'envolait des cordes rigides peu à peu se taisait, pour laisser place au silence, toujours pesant, presque étourdissant. Cela fait deux ans maintenant que tout cela est révolu.

Personne ne savait qui il était, d'où il venait, mais tout le monde ici l'appréciait. Ces soirées entières passées à la seule lueur du feu et de sa musique. La chaleur des hommes, réunis par la force des notes, était enivrante. Plus personne ne pouvait s'en passer. Il suffisait de se laisser bercer, de se laisser porter par ces quelques arpèges, comme un chemin vers ailleurs. Gamaliel était celui qu'ils avaient si longtemps attendu, celui qui saurait rompre l'ennui pour le remplacer par une lueur fébrile, celle de l'espoir.

Chaque nuit, le ciel bas et lourd pressait les hommes dans la seule chambre blanche de la maison. Soir après soir, le rituel renaissait : tous les habitants venaient chercher cette mélodie qui saurait les accompagner le jour suivant. Cet air qui saurait leur donner du courage face au vent et la houle. L'engouement était général, si bien que la petite chambre blanche devint rapidement trop exigüe. Certains écoutaient depuis dehors, habillés de courage dans le froid et le vent, ces notes venues d'ailleurs. L'espoir de jours meilleurs s'installa alors, chancelant, comme des pas sur la glace. Puis, il disparut.

Tout en jouant, Gamaliel s'en alla, guidé par sa propre mélodie. Son personnage était toujours là, chaque soir, devant l'instrument, mais sa présence se fit peu à peu moins imposante. Personne ne le vit partir, tous étaient absorbés, presque habités par sa musique. Son regard devenu vide se tourna vers d'autres horizons. Ses mains, longues et diaphanes devinrent lourdes, portant le fardeau de chaque doigt s'abattant sur une touche. La musique toujours restait la même, captivante, mais le pianiste s'en alla, transparent. Son visage si souriant était devenu impassible, froid. Le contraste avec ces sonorités toujours si chaleureuses était saisissant.

-2-

La mer était rude ce jour là. Les plis sombres du large, fortifiés par un souffle puissant venaient s'abattre sur la coque du seul bateau du village, celui qui emportait tous les hommes au large. La nature reprenait ses droits sur ce que les hommes croyaient pourtant avoir conquis. Les heures de froid semblaient interminables. Heureusement, le souvenir de la musique était là, chaleureux dans les pensées aussi grises que le ciel. Sur le chemin du retour, celui qui mène au village, quelque chose d'étrange se produisit. Le vent, d'habitude si froid et dur était parti tournoyer au large. Pas un bruit, pas un souffle. Le soir venu, les quelques notes tant attendues ne vinrent pas.

Les habitants pourtant était venus dans la chambre blanche, répondant ainsi à ce qui était devenu une habitude. Mais Gamaliel ne se montra pas. On attendit, une heure, puis deux. On chercha, on appela, il n'était nulle part. Pourtant, au loin, quelques arpèges semblaient flotter dans l'air, en suspension. Si discrets qu'il fallait se taire pour les écouter. Bien réels toutefois. On écouta, amusé, puis intrigué. Enfin, ces quelques notes, partirent se perdre hors de la pièce, hors du village pour se mourir dans les flots houleux. Le soir suivant, puis ceux qui suivirent, dès le coucher du soleil, toujours ces mêmes notes qui revinrent, pour se retirer ensuite. Pourtant, il n'était plus là, du moins physiquement.

Au dehors, l'air glacé court dans les rues en soulevant des volutes de poussière blanchâtre, pour ensuite déposer au sol une fine couche de givre. Au dessus de la chambre blanche, l'escalier mène à sa pièce. Personne n'a jamais osé y entrer, de peur de sentir à nouveau la caresse insidieuse de ces mystérieuses notes. Poussé par les courants d'air froids qui traversent le couloir, je pénètre dans la pièce, bravant l'interdit. Le plafond bas abrite les

vestiges de son passage. Quelques pages gribouillées dansent sur le sol, agitées par le souffle qui se faufile au travers de la fenêtre brisée. Le lit est défait, peut-être n'a-t-il jamais été fait. Une dizaine de livres racornis jonchent le plancher, témoignant d'un départ précipité.

Dès le premier jour qui suivit ce départ, un vent de folie souffla sur le hameau, presque imperceptible. Personne n'était à l'abri. Les volets ne claquèrent plus, fermés par la peur, tout comme l'esprit des habitants. Nombreux sont ceux qui se sont laissés aller et qui jamais ne sont revenus. Les uns après les autres, la mélodie les a rendus fous. Beaucoup ont suivi le chemin de terre, puis le banc, et enfin, les falaises. Le temps fut impuissant face à ces quelques notes qui, comme les vagues, se retiraient, puis revenaient plus fortes encore, pour hanter les hommes.

Plus personne n'osa toucher le piano depuis sa disparition, pas même les enfants. Néanmoins, souvent cette douce, trop douce mélodie revenait sans prévenir, tournoyait dans la brume épaisse puis, ayant ravivé la flamme du souvenir, partait se jeter contre les falaises, partait se faire oublier pour quelques temps. On tenta tout pourtant. Les touches d'ivoire furent arrachées une à une, comme autant de vulgaires caries. Cela eut pour seul effet d'amplifier encore les notes qui tournoyaient dans l'air. Finalement, un matin, on mit le feu au piano. Les flammes, d'une couleur inhabituelle, se mirent à lécher le cadre de bois. Étrangement, le feu se mourut après un instant, laissant flotter dans la pièce une odeur âcre. Le piano, noirci par les flammes, jurait avec la blancheur éclatante de la chambre.

Les habitants décidèrent alors d'oublier, de s'en retourner à leurs occupations. Ils devinrent solitaires, mesquins, le visage fermé comme pour se protéger du froid. Plus personne ne se parla, pour ne pas devoir écouter. Les enfants ne sortirent plus, de peur d'entendre à nouveau ces quelques notes soigneusement oubliées, de peur de raviver le souvenir douloureux. Mais comment oublier ce qui, chaque jour, revient à l'esprit, encore aujourd'hui ? Sa musique ne s'oublia pas. Chaque soir, elle sut se faire entendre de ceux qui l'écoutaient. Puis, peu à peu, aussi de ceux qui n'écoutaient plus. On entendit, au début amusé. Puis, on s'en lassa, mais tous furent possédés par cette mélodie discrète, envoûtante. Plus un seul regard, une seule parole. Tous firent semblant de ne pas entendre. La haine des hommes était revenue, canalisée par ces quelques notes. Chaque maison du hameau était devenue comme un rocher solitaire, balayé par les vagues du silence. Ne plus parler pour ne plus devoir écouter. Ne plus écouter pour ne plus risquer d'entendre. Rien à l'horizon, pas même la mer, ne ressemblait aux jours meilleurs que sa musique semblait promettre.

Les éléments semblent s'être déchaînés m'accueillir. Le vent fort ne cesse de souffler, d'emporter ces souvenirs dans l'air lourd. Les feuilles mortes qui recouvraient le sol s'envolent enfin en tourbillons, puis retombent, inertes.. Les nuages bouchent le ciel saturé, comme un couvercle, puis enfin donnent naissance à la pluie qui cingle le pavé de ses grosses gouttes. L'eau s'écrase sur les toits puis vient se jeter dans les rues désertes. Les lueurs du soir s'éteignent, laissant place au ciel qui gronde et se reflète sur le sol détrempé, comme un miroir glissant. Doucement, la nuit enveloppe le village de son manteau sombre. Sortant peu à peu de mes pensées, je me presse hors de cette grande bâtisse, oppressé par le flot des images qui m'assaillent, comme autant de rappels de son passage ici.

Non, rien n'a changé, sinon la mer, un peu plus calme peut être.
